

Yonne Mémoire 40-44

Bulletin de l'ARORY Association
pour la Recherche sur l'Occupation
et la Résistance dans l'Yonne



N° 2 - AVRIL 1999 - 20 F

Le mot du secrétaire général

La parution d'un bulletin de l'ARORY répondait à trois types d'objectifs : être un lien entre les membres de l'association ; fournir des études sur les personnalités et les mouvements de la Résistance icaunaise que les élèves et les enseignants pourraient utiliser, notamment dans la préparation du concours de la Résistance ; faire connaître l'ARORY et ses activités à un plus large public.

Le premier numéro, paru à l'automne 1998, a-t-il atteint ces objectifs ? En partie oui, semble-t-il, car il a suscité un nombre non négligeable d'abonnements et a peut-être contribué à faire remonter le nombre d'adhérents de notre association. D'autre part les appréciations formulées sur son contenu ont été favorables. Mais les retombées au niveau des enseignants ont quand même été assez minces, eu égard à l'effort considérable de diffusion fait en leur direction.

Doit-on s'en décourager et réviser nos objectifs ? Sans doute pas : ce travail s'inscrit dans un effort de longue durée et ne peut avoir de résultats spectaculaires immédiats.

Nous allons donc continuer, en faisant une nouvelle fois appel aux contributions des lecteurs (études sur l'histoire de l'Occupation et de la Résistance, mises au point, questions, suggestions, bien sûr, critiques)... et à des abonnements nombreux.

Claude DELASSELE

Édito

Mémoire et histoire

Pendant longtemps les témoins-acteurs ont regardé avec une certaine inquiétude le travail des historiens, craignant en quelque sorte d'être dépossédés de leur propre histoire, sauf si ces historiens avaient été aussi des acteurs. Ils s'en sont remis à leur propre mémoire, ou à leur mémoire collective à travers leurs associations respectives, persuadés que seuls ceux qui avaient vécu la Résistance pouvaient la comprendre et la faire comprendre. Ces mémoires doivent être préservées, et transmises, qu'il s'agisse de la mémoire gaulliste, de la mémoire communiste, de la mémoire juive, etc, il y a là un travail de mémoire indispensable.

Mais aujourd'hui doit être engagé, ou poursuivi, un travail d'histoire, qui n'est pas la simple transmission de la mémoire. Ce travail d'histoire, les témoins-acteurs ne doivent pas le craindre, ils savent que les historiens qui sont à l'ARORY fondent leur recherche sur une double conviction, "celle de la légitimité

du choix de résister, celle de l'attachement à tout ce qu'a pu représenter, et continue de représenter pour le présent, l'acte fondamental du refus" (mots que j'emprunte à P. LABORIE). L'historien a pour tâche de collecter toutes les sources disponibles, de les confronter, de mettre les données en relation, d'établir la chronologie, de rendre aux événements leurs justes proportions, de mettre en valeur la complexité des réalités et des comportements. Il doit également faire apparaître les questions qui restent sans réponse.

Ce bulletin a la volonté de se placer dans cette perspective, chacun pourra s'en rendre compte. Nous espérons qu'il contribuera à ce que s'instaure le dialogue indispensable entre mémoire et histoire. Ce choix lui donne une apparence un peu austère, ce qui ne sera pas, nous l'espérons, un obstacle insurmontable.

**Le Rédacteur en chef,
Jean ROLLEY**

sommaire

Page 2

**Comment
Londres était-il
renseigné ?
L'exemple d'un
agent du réseau
Ronsard-Troëne**

par Joël Drogland

Pages 3, 4, 5, 6

**Le mouvement
"Résistance"
en Puisaye**

par Jean Rolley

Page 7

**"Petite
chronique
de l'horreur
ordinaire",
compte-rendu
du livre
de Jean Léger**

par Michel Baudot

Page 8

**Un chef de
maquis, Robert
Montchanin**

par Jean-Claude Pers

YONNE MEMOIRE 40-44

Directeur de la publication : Jacques DIREZ
Rédacteur en chef : Jean ROLLEY

Tiré à 1 000 exemplaires
sur les presses d'Arts Graphiques 89
Dépôt légal 11021

Publication de l'ARORY
6, rue Goulmet • 89270 Bessy-sur-Cure



Comment Londres était-il renseigné ?

Le témoignage d'un agent du réseau Ronsard-Troëne

Le dossier de notre précédent bulletin évoquait l'action des mouvements et des réseaux de résistance dans le Sénonais en 1943. La transmission de renseignements à destination de Londres était effectuée par des réseaux spécialisés. C'était une action indispensable et dangereuse qui exigeait un grand savoir-faire technique en plus d'un grand courage. Le témoignage d'André Poncy, qui vit aujourd'hui à Joigny nous permet de bien le comprendre.

Le réseau Ronsard-Troëne est un réseau gaulliste, très strictement spécialisé dans la transmission des renseignements. Les agents de ce réseau reçoivent de la "centrale" parisienne, par l'intermédiaire d'un agent de liaison, des messages codés dont ils ne comprennent pas le sens. Leur tâche est de transmettre les messages à l'aide de postes émetteurs-récepteurs. Ils se déplacent continuellement et n'appartiennent à aucune organisation de la résistance locale. Celle-ci leur fournit cependant des domiciles à partir desquels ils émettent et qu'ils appellent des "antennes".

Deux agents de ce réseau ont opéré, entre l'été 1943 et l'été 1944, dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour de Bray-sur-Seine. Il s'agit d'André Poncy et de son ami René Laforest.

Né en 1912 à Romilly-sur-Seine, André Poncy a appris le morse à l'âge de douze ans, alors qu'il était scout. Il fit son service militaire en 1932-1933, au 8^e régiment du Génie-transmissions, à Versailles et obtint un brevet de "radio-télégraphiste".

En septembre 1939, il fut mobilisé au 38^e régiment du Génie-Transmissions, à Montargis. Il fut affecté à une compagnie télégraphique et fut fait prisonnier dans les Vosges, le 21 juin 1940. Il parvint à s'évader d'un stalag près de Hanovre où il était détenu et rentra à Bray-sur-Seine. Il y reprit sa profession de comptable et chercha à entrer dans la Résistance.

En juin 1943, un de ses amis, ancien radio à Air France, croix de guerre 1914-1918, René Laforest, entra en contact avec le réseau Ronsard. Les deux amis furent séparément convoqués à Paris par un responsable du réseau. Ils furent engagés comme "radios" sous les pseudonymes de Divonne (A. Poncy) et de Bucheron (R. Laforest).

Pendant un an ils se consacrèrent à la transmission de messages radio à destination de Londres :

"Notre activité avait pour centre l'Hôtel du Bon Ouvrier à Bray-sur-Seine. C'est là que César, notre agent de liaison, nous remettait les messages à transmettre. Ils lui avaient été donnés à Paris par le secrétaire du réseau. Selon le nombre de messages à transmettre, nous estimions le temps qui nous serait nécessaire, puis nous prenions un prochain rendez-vous. Nous lui remettions les Q.S.L. (accusés de réception) qui prouvaient que Londres avait reçu les messages précédents. Puis nous nous séparions.

"Nous opérons dans un rayon de quarante à soixante kilomètres autour de Bray, jusqu'à Sens, Nogent et Troyes. Nous nous déplaçons avec deux postes, chacun dans une petite valise (...) Tous les messages étaient codés en "groupes" de cinq signes morse. Seuls, les deux premiers ou les deux derniers groupes de chaque message nous permettaient d'identifier leur authenticité comme émanant bien de la Résistance. Mais nous ignorions tout du codage des autres groupes.

"(...) Chaque émission commençait toujours par trois séries de

trois V. Cet appel était aussitôt suivi de l'indicatif anglais et du nôtre, puis de la demande de qualité de réception : "Q.R.V." ("Comment recevez-vous ?"). Si l'émission passait bien, nous recevions : "R 5/5" et "T.E.M." ("Transmettez").

"Dans ce cas-là, nous passions tout de suite au premier de nos messages.

"Si tout était bien reçu, c'est-à-dire sans demande de groupe à "répéter", nous demandions l'accusé de réception (Q.S.L.). Et nous passions au message suivant.

"En fin d'émission nous fixions le rendez-vous prochain que nous avions l'intention d'effectuer. Cela s'appelait un Q.T.O. Il comportait la date, l'heure, la longueur d'onde utilisée ainsi que l'indicatif. Tout cela était codé par nos soins. Après l'accusé de réception de ce Q.T.O., l'émission prenait fin.

"Nous ne devions "pianoter" que pendant quarante minutes maximum, à partir de notre premier appel des trois V. Après cela, nous devions changer d'antenne, donc déplacer notre poste de trente à quarante kilomètres, changer de longueur d'onde et d'indicatif pour la nouvelle émission. Toutes ces précautions étaient nécessaires pour éviter notre repérage par la radiogoniométrie allemande qui avait une écoute permanente. Trois voitures opérant en triangulation nous repéraient à trois kilomètres. Puis trois personnes, toujours en triangulation, avec le cristal dans l'oreille et un curvimètre au poignet, pouvaient arriver à identifier l'emplacement exact du poste émetteur, grâce à l'aiguille du curvimètre."

Témoignage d'André Poncy

En un peu moins d'un an, A. Poncy et R. Laforest transmièrent à Londres cinq à six mille messages. Le 12 juillet 1944, quand André Poncy et René Laforest arrivèrent à l'Hôtel du Bon Ouvrier, ils y trouvèrent bien César, mais il était accompagné de la Gestapo. Arrêté la veille, il avait été torturé et il avait parlé. Vingt et un membres, sur les vingt-huit que comprenait cette branche du réseau, furent arrêtés.

A. Poncy et R. Laforest furent conduits au centre de la Gestapo de la rue des Saussaies, à Paris. Les vingt et un résistants y furent regroupés. Les interrogatoires furent terribles. Le secrétaire du réseau, Méric (Charles) fut soumis deux fois au supplice de la baignoire et eut les ongles écrasés par une presse à papier. Il eut cependant le courage de cracher au visage de l'officier de la Gestapo.

Tous furent ensuite incarcérés à Fresnes et déportés à Buchenwald, où ils arrivèrent le 20 août 1944. Quatre seulement d'entre eux en sortirent vivants.

Joël DROGLAND



Un aspect de la Résistance : le mouvement “Résistance” en Puisaye

L'histoire de la Résistance est surtout connue pour ses aspects militaires, en particulier avec les sabotages, les maquis et leur action de l'été 1944. C'est dans cette période que le plus grand nombre a été impliqué, et que beaucoup furent tués. Ceci ne doit pas faire oublier que certains travaillèrent dans l'ombre beaucoup plus tôt, et rendirent possible l'essor de l'été 1944, en préparant non seulement le terrain, mais aussi les esprits. C'est en pensant à cela que nous nous intéresserons à la présence du mouvement Résistance en Puisaye (Joël Drogland a évoqué l'existence du mouvement dans le Sénonais). Après avoir rapidement présenté et caractérisé le mouvement, nous examinerons sa présence en Puisaye. Mais le lecteur doit être prévenu, nos connaissances sont fragmentaires, incomplètes, et nous laisserons bien des points sans réponse.



I : un mouvement national

Le mouvement Résistance est né à partir du journal du même nom, dont le premier numéro paraît le 21 octobre 1942 (un premier journal, “Résistance”, a disparu avec les arrestations d'une grande partie des membres du réseau du “Musée de l'homme”). L'initiateur en est le docteur Renet (alias Jacques Destrée) auquel on ne connaît pas d'activité résistante antérieure. Mais beaucoup d'autres membres du noyau fondateur viennent de “Valmy”, journal fondé en décembre 1940 et qui a disparu au printemps 1942 avec l'arrestation de Burgard ; jouent très vite un rôle important Maurice Lacroix, professeur de grec au lycée Henri IV, de Rudder qui, dans son imprimerie de Montrouge, travaille pour plusieurs publications clandestines. La plupart de ceux qui se lancent dans cette aventure ont déjà participé à d'autres actions, comme la fabrication de faux papiers, et l'aide aux prisonniers. Le mouvement s'organise en décembre 1942, quand est créé le Comité directeur comprenant Renet, de Rudder, M. Lacroix, J. Ogé (un architecte), A. Lafargue, R. Lecourt (ancien responsable des Jeunesses Démocrates Chrétiennes), Lardenois (secrétaire de la Jeune République).

Le mouvement “Résistance” regroupe des hommes et des femmes aux convictions fortes, et anciennes : celles-ci, formées avant la guerre, les poussent vers l'engagement. Ils sont à la fois démocrates et croyants, même s'ils ne mettent que rarement en avant leur foi. Beaucoup viennent de la Jeune

République, très inspirée par les idées de Marc Sangnier, d'autres du Parti Démocrate Populaire, d'autres encore de la gauche non communiste. Dans cette mouvance les groupes sont nombreux, citons par exemple “Les Volontaires de la Liberté” nés en mai 1941 à partir d'étudiants et d'élèves des classes préparatoires de Paris influencés eux aussi par M. Lacroix, qui publie de 1941 à 1944 une centaine de bulletins, par exemple “Demain”, etc.

Le journal “Résistance”, comme le mouvement, est clairement rallié à de Gaulle, comme l'indique le premier éditorial :

“... Déjà de nombreux groupements de résistance de la zone occupée nous soutiennent de leurs efforts, comme nous soutiendrons les leurs. Nous travaillerons de cœur avec les groupements de la zone non occupée : Franc-Tireur, Libération, Combat, et avec tous les autres des deux zones dont nous ne connaissons l'existence qu'à la victoire. Nous travaillerons en esprit avec le général de Gaulle et les F.F.L. parce que le général de Gaulle symbolise la lutte contre l'envahisseur et parce que, par sa position, son courage et son désintéressement, il incarne vraiment la patrie.” Toujours ardemment gaulliste, il augmentera régulièrement son tirage, passant de 5 000 exemplaires à près de 100 000 à la fin de 1943. Le journal devient assez rapidement mouvement, avec l'aide aux prisonniers et aux réfractaires, l'organisation de groupes paramilitaires sous la direction d'Ogé (alias Mansart), les parachutages dont le grand spécialiste est Le Gall (alias Lagel), qui sera arrêté en décembre 1943. Le mouvement sera représenté à l'Assemblée consultative

d'Alger, s'associera aux M.U.R. dans le Mouvement de Libération Nationale (M.L.N.).

Au total un mouvement entièrement urbain dans ses origines, constitué à partir d'un milieu “intellectuel” à l'écart des extrêmes, où dominent des chrétiens en marge de la hiérarchie de l'Eglise, très majoritairement maréchaliste.



II : “Résistance” en Puisaye

Nous nous appuyons sur le travail d'Yvette Gouineau (alias Françoise Bruneau) rédigé en 1951 ; elle a participé activement à “Résistance” jusqu'à son arrestation au début de 1944 ; ensuite sur de nombreux témoignages recueillis par Pierre Vauthier en 1950 et 1951, déposés aux Archives nationales ; enfin sur des témoignages recueillis plus récemment.

Quand et comment s'implante “Résistance” en Puisaye ?

En 1943, certainement ; au delà nous n'avons pas la possibilité d'être très précis. B. Moreau parle de mars : “Ogé était venu en mars 1943 avec sa famille, et c'est lui qui a engagé Baudon.” L'abbé Bouillier, de Mézilles, parle du printemps 1943, l'abbé Voury, de Saint-Fargeau, évoque avril 43, J.-P. Allard propose la fin de juillet 1943 ; enfin, le pharmacien de Toucy, Pierre Claverie, affirme que c'est en août 1943 que le rattachement s'est effectué. Cette incertitude s'explique sans doute en partie par la façon dont se réalise l'implantation du mouvement.



Aucune certitude non plus sur ce point. Il existe en effet des noyaux de résistance en Puisaye avant que "Résistance" n'apparaisse. A Mézilles quelques personnes se sont retrouvées, agissant d'abord pour les colis aux prisonniers, M^{me} Baudon, institutrice, et son voisin immédiat l'abbé Bouillier. Sont-ils déjà "résistants" ? Ils sont en tout cas prêts à le devenir. André Baudon, officier démobilisé, revient chez sa mère au début de 1943, et cherche des contacts.

A Toucy quelques personnes se sont également engagées, comme P. Claverie, revenu de Casablanca en juin 1941. Il est entré en contact avec le docteur Seguin au printemps 1942. Il dit : "Bien qu'isolée, et d'origine purement locale, l'organisation se ramifie d'Auxerre à Charny et compte des affiliés dans toutes les localités importantes."

Le mouvement s'implante donc pour les uns par initiative des dirigeants, c'est ce que disent B. Moreau (voir plus haut) et M^{me} Baudon : "A. Baudon prend contact à Montereau avec M. Ogé qui le charge d'organiser le mouvement dans le département : en fait son activité s'exerce surtout en Puisaye et dans le Gâtinais, s'étendant jusqu'à Briare..." Ce serait l'hypothèse Baudon. Pour d'autres le rôle de Baudon à ce moment n'est pas relevé. C'est le cas de M^{me} Rodolphe, assistante sociale : "... Dans l'été 1943 il a été question de "Résistance". C'est par M. Claverie que la liaison a été établie. Il se rend plusieurs fois à Paris à cet effet, et c'est chez lui que viennent deux envoyés du mouvement, et non chez Baudon." P. Claverie n'évoque pas le rôle de Baudon, il parle d'un contact pris à Montereau, où habite sa famille, et où il rencontre Jacques Lepesme, membre de "Résistance". Menissier, de Villiers-Saint-Benoît, affirme qu'en juillet-août 1943 la réunion d'un noyau à Toucy se fait en l'absence d'A. Baudon. Il s'agirait donc ici de groupes pré-existants, qui se rattachent à "Résistance".

Le rôle du docteur Seguin

Le docteur Seguin, médecin-chef des dispensaires d'hygiène sociale du département, sauf ceux d'Auxerre et Sens, semble avoir été à l'origine de nombreux groupes de résistants dans l'Yonne. Suivant le témoignage de M^{me} Rodolphe : "Ce qui est sûr, c'est que de très bonne heure, le docteur profite de ses tournées et de ses contacts pour gagner à la cause, dans tous les dispensaires, le personnel, les collègues et les malades." Par exemple, au-delà de Toucy où

il contacte M^{me} Goussard, assistante sociale, il contacte à Tonnerre le docteur Camus et M^{me} Roche, à Avallon une infirmière, etc.

Un groupe se rattache à "Résistance" dans l'été 1943, celui des "Jeunes Gardes de l'Empire Français" constitué par des jeunes, lycéens ou non, groupe évoqué par R. Thomasset, J.-P. Allard, B.-C. Sautereau, J. Tissu. Appartenaient aussi à ce groupe J.-M. Carré, qui sera tué en 1944 et Charles Seguin, le fils du docteur. Le contact semble avoir été établi avec A. Baudon ; mais celui-ci se présente comme "le délégué militaire du docteur Seguin", dit J.-P. Allard.

Le docteur Seguin a eu sans aucun doute, dès 1941-42, une activité importante. Sa volonté de résister est venue très tôt. M^{me} Seguin, comme le rapporte P. Vauthier, témoigne : "Le 18 juin 1940, la famille est réfugiée près de Clermont-Ferrand lorsque le docteur entend à la radio l'appel du général de Gaulle. Emballé, il voudrait passer avec toute sa famille en Angleterre. M^{me} Seguin objecte les difficultés matérielles, évoque les occasions de servir sur place et finalement toute la famille regagne Auxerre." M^{me} Rodolphe, de son côté "... croit pouvoir affirmer que dès la fin de 1940 le docteur lui demande de profiter de ses déplacements pour prévoir des noyaux de patriotes, capables d'intervenir au jour J".

Le docteur Seguin est aussi entré en contact avec le groupe constitué autour de René Aubin, qui a pris le nom de "Pour la France" (P.L.F.) avec d'autres sous-officiers du 4^e R.I. et tous ceux qu'il a rencontrés au Secours National où il est entré en juin 1941. Aubin dit : "C'est tout à la fin de cette année 1942 que Marchandise (qui travaille au service de la main d'œuvre) me met en rapport avec le docteur Seguin qui déclare : "Il existe des résistants en Puisaye. On manque de commandement. Pourquoi ne vous en occuperiez-vous pas ?" Il promet de nous aider dans le recrutement, en coordonnant les mouvements dispersés et en assurant les liaisons, et il se rattache à nous... Nous avons alors des entrevues presque hebdomadaires". Le groupe d'Aubin passe en 1943 à Libé-Nord. Le docteur Seguin y entre-t-il ? Aubin ne l'affirme pas, mais ajoute cependant : "Après l'arrestation du docteur Seguin, de la part de Verneuil, je remets 3 500 francs par mois à M^{me} Seguin, qui se trouvait sans ressources avec trois enfants." M^{me} Seguin confirme en disant que cette aide était apportée : "sous couverture du Secours National". Demandant à cette occa-

sion à Aubin quel avait été le rôle de son mari, elle obtint cette réponse : "Il était notre chef".

Le docteur Seguin et "Résistance"

De nombreux témoignages affirment que le docteur Seguin a non seulement appartenu à "Résistance", mais en a été, avec A. Baudon, l'un des responsables départementaux. Cependant - paradoxalement - on peut s'interroger sur son affiliation formelle au mouvement. M^{me} Seguin (qui reconnaît avoir été tenue dans l'ignorance de l'activité de son mari) n'a noté "aucune trace d'une affiliation à "Résistance" ". M^{me} Rodolphe rapporte ainsi les propos qu'aurait tenus le docteur Seguin dans l'été 1943 : "Je ne peux adhérer à "Résistance" puisque j'appartiens à Libération, mais je vous aiderai." S'agirait-il de C.D.L.L. (Ceux de la Libération) comme le dit le colonel Mathis ? L'hypothèse de Libé-Nord nous semble plus vraisemblable. Toujours est-il que le docteur Seguin connaît bien, et travaille avec "Résistance". Il connaît les gens de Mézilles, il reçoit Baudon chez lui ; il connaît ceux de Toucy, comme F. François... ; il connaît les jeunes d'Auxerre, comme J.-P. Allard... et son fils... Charles. Faut-il y voir une double appartenance, sinon formelle, en tout cas de fait ? Sa volonté de résister le conduit à travailler avec tous ceux qui veulent, parmi les gens qu'il connaît, se consacrer à la lutte.

L'action

Le point de départ est très naturellement la diffusion du journal ; elle est évoquée par un certain nombre de témoins. De Rudder, imprimeur du journal pendant la plus grande partie de son existence, dit : "Des groupes importants se forment en zone nord, surtout dans l'Yonne grâce à Léon Noël..." L'abbé Bouillier parle du journal, mais aussi de "Témoignage Chrétien", comme l'abbé Voury. P. Claverie évoque des liaisons fréquentes de Paris à Toucy qui apportent à la pharmacie des consignes et des journaux. M^{me} Baudon parle de quelques exemplaires reçus "par l'intermédiaire du docteur Seguin". Cependant le journal n'apparaît pas, pour la majorité des témoins, comme un élément très important de leur activité résistante. Ceci est-il le reflet exact de la réalité, ou la mémoire a-t-elle conservé les événements plus spectaculaires de l'été 1944 au détriment de la bataille des idées ?

Très vite s'imposèrent les réalités, en premier lieu les réquisitions de main-



d'œuvre, les "déportations" pour reprendre le terme utilisé par le mouvement. Il faut faire face à l'afflux des réfractaires, aussi bien ceux de la région que ceux qui sont envoyés dans l'Yonne par la direction parisienne du mouvement. Georges Lambert, réfractaire, entre ainsi à "Résistance" en septembre 1943. Il faut fournir des faux papiers, et d'abord des cartes d'alimentation pour obtenir plus sûrement l'hébergement dans les fermes de la région ; il y a aussi les cartes de travail, d'identité. Les relations du mouvement sont très utiles, avec la préfecture (J.-M. Carré y travaille), l'état civil d'Auxerre et d'autres services.

Les contacts avec certains gendarmes permettent d'être avertis des menaces allemandes. Par exemple, l'adjudant Renaudin, de Villiers-Saint-Benoît, dit : "En janvier 1944, sur 22 appelés, juste un seul se présente, un infirme que les Allemands ne prennent pas." Des postiers peuvent également prévenir les gens menacés. Yvette Gouineau cite M. Riguet, receveur à Mézilles.

Cette aide aux réfractaires (et à tous ceux qui entrent dans la clandestinité dans le cadre du mouvement, comme par exemple François Solano) conduit à la multiplication des tâches. Il s'agit d'assurer le ravitaillement ; pour cela il faut de l'argent. Yvette Gouineau écrit : "Le docteur Seguin collectait de l'argent, certains de ses confrères se montrèrent particulièrement généreux, comme le docteur Herluison qui donne un jour 10 000 F." P. Claverie évoque aussi ce don, et cite M. Chanove de Mézilles. Il faut ensuite acheter le grain, le faire moudre, faire le pain, acheter des animaux, les faire abattre, puis découper la viande. M^{me} Baudon évoque cette dernière activité en indiquant que cela se faisait, au moins en partie, dans le garage de la cure. B. Moreau insiste sur l'importance de ce travail, réalisé par M. Menissier pour la zone de Villiers-Saint-Benoît.

L'action militaire

La première, le renseignement. M^{me} Seguin y fait clairement allusion : "... Une autre fois le docteur prend note du passage des péniches, au cours d'une promenade... Après l'arrestation un individu assez louche, Jeannin, viendra demander où est le poste émetteur." J. Tissu précise : "Un service de renseignement qui fonctionnait assez bien" ; il pense pouvoir affirmer que les renseignements transitaient par des liaisons avec

la région parisienne. Yvette Gouineau écrit : "Morizot (cafetier à Boulogne-Billancourt) rayonne sur l'Yonne où il coordonne les activités d'un réseau de renseignement dans les régions de Vézelay, Avallon, Sens, Clamecy et la Nièvre."

Le mouvement développe une organisation paramilitaire, tout en maintenant la volonté d'attendre le débarquement pour agir. Il s'agit surtout d'organiser les regroupements de réfractaires, en vue de préparer les futurs maquis. B. Moreau évoque cette stratégie : "Je m'étais fixé trois buts principaux, venir en aide aux réfractaires, préparer le recrutement des futurs maquis, essayer de me procurer des armes..." ceci se situant dans l'été 1943. Il s'appuie pour cela sur un réseau de personnes sûres, qu'il voit personnellement, Menissier à Villiers-Saint-Benoît, Genet à Toucy, Cottin à Grandchamp, Lacourieux à Charny, etc. L'abbé Bouillier dit : "Désigné au docteur Seguin, un des premiers adhérents de "Résistance", par M^{me} Rodolphe, le lieutenant Baudon est chargé d'organiser les maquis dans toute la région" ; il précise que cela nécessite la constitution de stocks de chaussures, de vêtements (avec une complicité chez Soisson et James), la recherche d'armes (il en viendra un peu de Briare), la constitution de réserves d'essence. Il affirme enfin : "L'action préparée par "Résistance" ne sera pas poursuivie sous son nom. C'est pourtant à ce mouvement qu'il faut imputer la création de tous les maquis de Forterre et de Puisaye qui à Bléneau, Merry-Vaux, Lainsecq, la Souille, Fontenailles seront dès mars et surtout à partir de mai 1944 pris en main par le National-Maquis." Pour aller dans ce sens nous pouvons prendre l'exemple du regroupement réalisé par A. Genet au château de Beurin, évoqué par B.-C. Sautereau, avec la présence de Cuinat qui disposait pour les liaisons d'une voiture de fonction (services de l'agriculture).

Les armes sont peu nombreuses, soit récupérées (le groupe des "Jeunes Gardes de l'Empire Français"), soit provenant de parachutages. J.-P. Allard parle d'une séance d'entraînement chez Baudon avec une Sten venant du parachutage de Briare d'août 1943. Il faudra attendre les mois de mai et juin 1944 pour que les armes arrivent en plus grande quantité en Puisaye.

La répression

Le mouvement est durement touché à partir de l'automne 1943. La première héca-

tombe se produit au mois d'octobre, avec "l'affaire du cuivre" et ses conséquences. Sur indication de Felser, directeur de l'Urbaine Electrique, qui appartient au mouvement, une opération de récupération de cuivre en gare de Toucy est montée par F. François, membre très actif de "Résistance" à Toucy, avec l'aide d'un transporteur lui aussi adhérent, P. Botté et de son fils, et de plusieurs autres. L'opération réussit mais il s'ensuit sept arrestations. F. François, torturé, ne parle pas; il est condamné à mort, ainsi que deux autres, les autres sont déportés. De nombreux témoins soulignent l'enthousiasme de F. François, mais aussi son intrépidité, voire son imprudence. B. Moreau : "J'ai été un peu stupéfait de l'enthousiasme de cet homme, il était très exalté...il ne prenait pas de précautions".

Ce seront ensuite les arrestations du docteur Seguin et de Felser, le 15 octobre 43, dont l'origine n'est pas totalement éclaircie. Pour certains, elles seraient la conséquence de l'affaire du cuivre, pour d'autres elle serait due au fameux Etienne. Blanche Moulin, la bonne des Seguin, qui participe depuis le début à l'activité résistante du docteur, arrêtée en même temps que ce dernier, voit à la prison d'Auxerre à la fois Etienne qui participe à l'interrogatoire, et F. François : "Je vois, effondré sur une chaise, un homme qui a la tête en sang, tuméfiée, les mains en bouillie, sans pansements". Le docteur Seguin et M. Felser seront déportés. Ils ne reviendront pas.

D'autres arrestations suivront le 6 avril 1944, celles de Gaubert, M^{me} Baudon (à défaut d'André Baudon) et de l'abbé Bouillier. Si M^{me} Baudon est libérée le 11 Août, les deux autres sont déportés à Neuengamme, où Gaubert meurt. Enfin, le lundi de Pentecôte, le 30 mai, sont arrêtés l'abbé Voury, de Saint-Fargeau, l'abbé Bruni, de Pourrain, et Jean Chanove. Les deux premiers seront déportés, et reviendront en 1945.

Les imprudences, en partie, les trahisons (celle d'Etienne), ont permis à la Gestapo d'être très efficace. Lui ont échappé Le Gall et Ogé venus à Mézilles en décembre 43. Lui échappe aussi A. Baudon, celui-ci quittant la région au printemps 44, pour le Loiret sans doute, où il sera relevé de tout commandement, comme l'évoquent Sadoul (alias Chevrier) et Solivellas (alias Defoë) dans leurs témoignages recueillis dans le Loiret. A. Baudon avait provoqué dès 1943 des réactions très vives que signalent plusieurs témoins, B. Moreau, M^{me} Rodolphe



qui parle des mauvaises relations entre Baudon et le groupe de Toucy (en particulier P. Claverie, J.-M. Robbe qui décide de passer en Espagne après l'affaire du cuivre), le lieutenant Pautrat. En tout état de cause, en avril 1944 le mouvement "Résistance" en Puisaye est décapité.

Quelques points importants

Le premier concerne le passage, au printemps 1944, de "Résistance" à "National-Maquis", passage qu'il nous est aujourd'hui assez difficile de décrire avec certitude. L'organisation National-Maquis, née en grande partie sur l'initiative de Frenay au printemps 1943, malgré les réticences de Moulin et de Delestraint, poussé qu'il est par les effets du S.T.O. est verticale : centre, région, département. Bernard Cunin (alias commandant Georges) rappelle qu'il a été nommé instructeur régional N.M. en décembre 1943, qu'il vient dans l'Yonne comme adjoint d'Ansel (alias Félicien) ; celui-ci arrêté, elle devient Départemental Maquis à partir du 9 juillet. A ce moment l'organisation N.M. s'efface ; elle est rattachée à l'état-major F.F.I., 1^{er} bureau.

B. Cunin dit : "... En avril 1944, il est envoyé dans l'Yonne pour seconder Félicien dans l'organisation du N.M. qui dans l'hiver avait dû se substituer à "Résistance". A cette occasion il avait été présenté à Baudon qui lui avait paru désespéré... sans contact avec ce qui pouvait rester des premiers groupes chez Picard, restaurateur à Toucy (qui soutenait activement "Résistance" depuis longtemps) ; il entre en contact avec Cagnat, J.-P. Allard, R. Thomasset, etc."

R. Thomasset évoque le maquis né en mars 1944 aux Vrines, près de Saint-Sauveur, avec Cagnat, Pautrat, Solano, qui deviendra le "Maquis 3" ; il dit : "Le Maquis 3 va à partir de juillet 1944 être "récupéré" par N.M. Ceci ne nous posait pas beaucoup de problèmes, nous ne nous en sommes pas rendus compte tout de suite ; ce qui comptait pour nous c'était l'action".

Il semble que les choses s'enchaînent ; une partie des résistants qui participent aux actions militaires de la Libération sont entrés dans la Résistance avant l'implantation de N.M. Mais les moyens dont dispose N.M. lui attirent sans aucun doute beaucoup de nouvelles recrues. R. Bailly rappelle justement : "Cette ascension rapide s'explique par l'aide importante fournie par Londres sous forme d'armements et d'instructeurs parachutés." L'organisation N.M. est elle-

même, alors qu'elle a été mise en place au printemps 1944 dans l'Yonne, intégrée aux F.F.I. Ceci permet de se rendre compte du décalage entre les organigrammes, clairs et rationnels, et la réalité complexe des groupes, plus ou moins anciens, qui trouvent plus ou moins bien leur place dans la structure nouvelle. Le mouvement "Résistance" s'est-il effacé dans l'hiver 1943-44, au printemps 1944, ou plus tard encore ? Comment cela se passe-t-il ? Nous n'avons pas de réponse sûre à ces questions.

Le mouvement "Résistance", un bon exemple du rôle des réseaux de relations

Le deuxième point soulevé par l'histoire du mouvement concerne la manière dont ses membres se sont rassemblés, et les conséquences sur sa composition sociale et ses orientations, la représentation qu'ils ont pu se faire de leur mouvement.

La première constatation est celle de la présence de nombreux membres du clergé, très actifs, très touchés par la répression, et qui donnent au mouvement en partie son image. En dehors des abbés Bouillier et Voury, ont travaillé avec "Résistance" l'abbé Bruni, de Pourrain, lui aussi déporté, Delaporte, de Lainsecq, Bossuyt, de Thury, et enfin Bresserolles, de Sainpuits. Leur patriotisme joue un rôle certain dans leur engagement ; mais quelle place a leur foi dans ce choix ? Ils sont plusieurs à parler de Témoignage Chrétien ; en tout état de cause ces curés de Puisaye se connaissent, ils connaissent leurs positions respectives. Ils ont constitué un véritable "réseau".

Nous avons déjà évoqué un deuxième groupe, bien caractérisé, celui qui s'est constitué à partir des relations professionnelles du docteur Seguin, comprenant médecins, infirmières et assistantes sociales, toutes personnes qui se connaissent bien, qui ont confiance les unes dans les autres.

Un troisième groupe est important, non par le nombre mais par le rôle d'encadrement qu'il joue dans la dernière période surtout, celui des notables et de leurs relations. Un témoin, le lieutenant Pautrat, de Bléneau, désigne ainsi Houette, B. Moreau, Sadoul, disant : "Houette représente à Bléneau la classe aristocratique." Faut-il retenir ce témoignage ? Pautrat rappelle avec honnêteté que son père a été fermier de Houette.

Bien entendu, en dehors de ces groupes, faciles à définir, le mouvement se composait massivement de gens modestes, agriculteurs, artisans, employés des services publics

ou du privé, souvent sédentaires assurant la logistique de l'organisation ; il faut enfin ne pas oublier tous les jeunes, réfractaires ou non, qui formeront le gros des effectifs des maquis. Nous avons insisté sur l'importance des réseaux de relations, car ils nous semblent avoir joué un rôle essentiel dans la mise en place du mouvement.

Les orientations de "Résistance"

Aux yeux de la plupart de ses membres la question politique ne s'est pas véritablement posée. B. Moreau qui ne cache pas ses positions personnelles conservatrices dit de Menissier, qui le contacte : "Je savais qu'il avait des idées assez opposées aux miennes, au point de vue politique, il était affilié à la S.F.I.O." J. Tissu affirme : "Nous avions parmi nous des juifs, des athées, des communistes, etc. et le qualificatif "Union sacrée" cher aux poilus de 1914-18 était bien applicable à ce mouvement." Pour d'autres, moins nombreux, le mouvement a été perçu un peu différemment ; G. Lambert dit : "... Le mouvement "Résistance" était plutôt un mouvement de droite", et il en voit le signe dans la présence de... curés ! Si donner à ce mouvement une étiquette est réducteur, l'ensemble des sources fait bien apparaître les très faibles relations entretenues avec les mouvements à direction communiste (Front National et F.T.P.). Seul G. Pimouille, de Toucy, met en avant une entente véritable entre les différents mouvements.

Conclusion

Le mouvement "Résistance" a été sans aucun doute le principal mouvement représenté en Puisaye ; Y. Gouineau évalue le nombre de personnes engagées à un titre ou à un autre à plusieurs centaines. Cependant cette organisation semble s'effondrer assez rapidement entre la fin de 1943 et le début de 1944 ; la mise en place de N.M. semble avoir en quelque sorte "effacé" le travail fait par "Résistance" au cours de l'année précédente. Cela est-il dû au fait que le fonctionnement du mouvement laisse à chaque région une certaine autonomie ? L'accent a-t-il été mis davantage sur les actions militaires de la Libération, ceci avantageant dans la mémoire résistante N.M. ? Enfin, il est clair que la plupart des résistants qui ont participé à cette histoire ont mis l'accent sur ce qui les a rassemblés, quitte à minimiser ce qui pouvait les différencier. Pour toutes ces raisons, ces quelques pages n'ont pas la prétention d'être définitives.

Jean ROLLEY



PETITE CHRONIQUE DE L' HORREUR ORDINAIRE

Voici un ouvrage attendu et espéré. Le livre de Jean Léger est dense, ramassé. Cette "petite musique de nuit" est également une douloureuse "leçon de ténèbres". Le style en est vif et alerte, dépourvu de pathos. Comme pour ceux qu'il décrit, on y chercherait en vain quelques grammes de graisse mais il en émane une grande force vitale. Jean Léger possède un ton propre ponctué par l'ironie, cette "politesse du désespoir". Sa chronique est écrite au présent immergeant le lecteur dans un cloaque de terreur pure. Le récit, concentré en 170 pages (sans les annexes) s'articule, en une vision dantesque, sur trois cercles : Purgatoire, Enfer 1, Enfer 2. Jean Léger est lycéen à Jacques-Amyot. Il a 17 ans quand, par "manque d'oxygène", il entre en Résistance. Arrêté en novembre 1943 il est déporté au Konzentrations Lager (KZ) de Natzweiler - Struthof après un séjour en prison.

Matricule 7855

Là, c'est l'Apocalypse pour Jean, la Révélation au sens littéral. En apercevant ces "humanoïdes au costume de clown" plantés dans "une diablerie de Jérôme Bosch" il saisit en un instant l'essence du nazisme. Le Struthof est, aujourd'hui encore, une tumeur suintant dans un "panorama splendide". Là, même la pente de la montagne est transformée en instrument de supplice. Il faut survivre. Jean Léger invoque "l'instinct de conservation" et la "haine". Dans cet univers parallèle et darwinien la sélection est tout sauf naturelle. Le camp a ses lois, sa "monnaie",

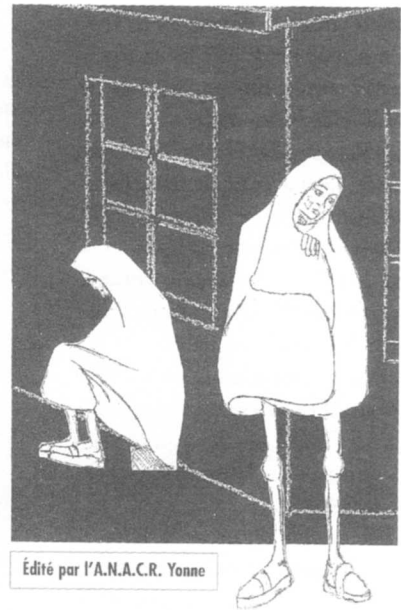
son temps propre, son langage. Pour avoir une chance, le Häftling NN défiguré par la Strasse, s'il n'est pas un prominent et s'il ne veut pas finir "musulman" au Revier doit éviter la gummi des kapos ou de Fernandel. Vous ne comprenez pas ...c'est normal... alors lisez ce livre. Les "esclaves" du Reich peinent dur, au camp et dans des kommandos extérieurs comme l'hallucinant tunnel de Cochem (aujourd'hui ville jumelle d'Avallon)... En septembre 1944, les "Stück" survivants, dont Jean, sont transférés à Dachau. Ils ne sont pas devenus des bêtes et, si c'est un homme* que l'on cherche, la figure de son ami Petit Jean s'impose.

Matricule 101 172

Jean est affecté au Kommando d'Allach (usines BMW), un "pourrissoir" où sévit la famine, le froid (- 32°C), le typhus, les SS Totenkopf... et les bombes alliées. L'ultime cercle de l'enfer, le "cauchemar" du chantier Dickerhoff lui est épargné mais pas le kommando "Katastrophe"... Il est libéré par les GI le 30 avril 1945. Il a 20 ans. Viennent ensuite les douloureux "paliers de décompression" du retour à la vie. Il éprouve le syndrome du survivant : pourquoi a-t-il survécu ?

Jean Léger

Petite Chronique de l'Horreur Ordinaire



Édité par l'A.N.A.C.R. Yonne

Est-ce la jeunesse et sa force vitale, la haine, la chance ? L'Amour... et l'Afrique sont les médecins qui vont cicatrifier la plaie. Cinquante années plus tard, l'écriture complète cette thérapie. Que "ce récit achève de le libérer" et qu'il serve aussi aux lecteurs et surtout aux plus jeunes... du lycée Jacques-Amyot et d'ailleurs.

* cf. album : *Leçons de ténèbres* édité chez Plon par la F.N.D.I.R en 1995 et notamment p. 186 le témoignage de Léon Boutbien matricule NN463.

* cf. entrevue de Jean Léger (groupe de recherche de l'ARORY).

* cf. le célèbre ouvrage de Primo Levi : "Si c'est un homme" (édité en France chez Julliard, l'année de son suicide en 1987...).

Michel BAUDOT

ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE SUR L'OCCUPATION ET LA RÉSISTANCE DANS L'YONNE

DEMANDE D'ADHESION

Je soussigné, nom _____

demeurant à _____

(adresse complète)

Date _____

Prénom _____

sollicite mon admission à l'A.R.O.R.Y. en qualité de membre actif et m'engage à respecter ses statuts.

Signature :

A envoyer accompagné de la cotisation annuelle de 60 F (chèque bancaire ou postal)

à l'ordre de ARORY à l'adresse suivante : Jacques DIREZ • 6, rue Goulmet • 89270 BESSY-SUR-CURE.

Un chef de maquis Robert Montchanin (capitaine Bonnefoy)

Robert Montchanin est né le 2 octobre 1909 à Oisilly près de Bèze (Côte-d'Or). Son père était garçon meunier. Comme beaucoup d'enfants de milieux ruraux modestes de cette époque, il quitte très tôt l'école pour être embauché comme pâtre et garder les vaches.

Il entreprend ensuite un apprentissage de boucher à Ys-sur-Tille (Côte-d'Or).

A 19 ans, il s'engage dans l'aviation et sert en Algérie et au Sahara comme navigateur-mitrailleur-bombardier. Il est libéré en 1931 avec le grade de sergent breveté navigant.

De retour à Dijon, il travaille comme commis dans une boucherie puis vient s'installer à Avallon. Il se marie en 1935.

En 1939, Robert Montchanin est mobilisé dans l'aviation. Il va suivre une formation de sous-officier à Pau. Il assure ensuite plusieurs bombardements en Allemagne, en particulier sur Ludwigshafen.

Après sa démobilisation en zone libre, il rejoint Dijon où il exerce un temps sa profession de boucher, puis il revient à Avallon où il s'installe à son compte.

AU COTES DE L'ABBE FERRAND

Passionné de sport, il adhère à la société "La Jeune Garde" animée par l'abbé Ferrand. Cette société où Robert Montchanin pratique le football devient très vite une pépinière de résistants. En 1943, commence pour Robert Montchanin, la vie clandestine aux côtés de l'abbé Ferrand. Il y retrouve d'autres Avallonnais comme François Robb, photographe rue de Paris, adjoint de l'abbé Ferrand qui sera arrêté deux jours après lui, le 29 septembre 1943, et Paul Létang, fils du pharmacien de la Grande-Rue.

Après l'arrestation de l'abbé Ferrand, les membres de son réseau se dispersent. Robert Montchanin part en cavale, on le retrouve près de Nuits-Saint-Georges, puis à Valentigney dans le Doubs. Mais il ne tarde pas à revenir à Dijon où il a l'audace de se faire embaucher par le "Service de roulage" allemand sous le

nom de François Germain... Echappant de justesse à une arrestation, il revient à Avallon.

LE MAQUIS GARNIER

Début 1944, avec André Daprey (Nobel) il crée, sous l'impulsion de Jean Chapellet (Verneuil) dans les environs d'Avallon un maquis qui prendra le nom de "maquis Garnier". Le petit groupe de résistants s'installe dans une cabane de chasse propriété de la famille de l'abbé Ferrand au lieu dit "Les Zizigots". Robert Montchanin participe à de nombreuses opérations et à plusieurs combats,



en particulier à la Ferme du Carrelet (27 mars 1944) et à Villiers-Tournois (8 juin 1944). Pendant toute cette période, le maquis Garnier change plusieurs fois de refuge.

Robert Montchanin participe au regroupement des Iles Ménéfier. Le 27 juillet, il prend le commandement de la 6^e compagnie. Son grade de capitaine sera homologué le 20 mai 1947.

Le 19 août 1944, c'est la libération d'Avallon. Mais de nombreux combats ont lieu à la périphérie de la ville entre le 19 et le 24

août. Le 21, Robert Montchanin qui a été nommé commandant de la place d'Avallon est gravement blessé au dos au cours d'une reconnaissance. Une seule des deux balles peut être extraite et cette blessure mal guérie constituera pour lui un sérieux handicap dans les mois à venir.

Le maquis Garnier est intégré au 1^{er} régiment du Morvan. Robert Montchanin commande la 6^e compagnie. Le 16 novembre 1944, souffrant de sa blessure au dos, il est hospitalisé à Dijon. Il est démobilisé et fait l'objet de deux citations à l'ordre de la division comportant chacune l'attribution de la croix de guerre avec étoile d'argent.

APRES LA LIBERATION

De retour à Avallon, il reprend ses activités de boucher puis il tient une épicerie place Vauban.

Aux élections municipales des 29 avril et 13 mai 1945, il est élu conseiller municipal.

Le 18 mai, il est élu maire sans avoir été candidat.

Robert Montchanin n'exercera ses fonctions de premier magistrat municipal que pendant quelques mois. Homme d'action essentiellement, le rôle de gestionnaire ne lui convenait pas. Il démissionnera le 7 octobre 1946, restant toutefois membre du conseil municipal.

Il continue ses activités professionnelles comme épiciers puis comme négociant en matériel agricole.

Il meurt le 23 septembre 1969.

Ses obsèques ont lieu en la collégiale Saint-Lazare le 26 septembre en présence d'une assistance considérable.

Son souvenir reste toujours vivace dans la mémoire avallonnaise.

Jean-Claude PERS

Sources :

Entretiens avec M^{me} veuve Robert Montchanin.
Le colonel Jacques Montchanin, M. Yoland Coilly.
Archives privées de la famille Montchanin. Archives municipales d'Avallon. "l'Yonne Républicaine".

BULLETIN D'ABONNEMENT • Abonnement d'un an (année 1999) 2 numéros 40 F

Nom _____ Adresse _____

A envoyer accompagné du règlement (chèque bancaire ou postal) à l'ordre de ARORY
à l'adresse suivante : Jacques DIREZ • 6, rue Goulmet • 89270 BESSY-SUR-CURE.